



L'Hebdo

culture

L'Hebdo

LIVRE

Noëlle Revaz et les bêtes



Dans le monde de Noëlle, les bêtes comptent plus que les humains, au point qu'on finit par vivre comme elles, sans âme.

Huis clos en milieu paysan pour le fantastique premier roman, publié chez Gallimard, d'une Lausannoise de 33 ans.

ISABELLE FALCONNIER

VULVE EST SOLIDE. VULVE EST COMME LES BÊTES. LE SOIR ELLE SE FROTTE à la jambe de Paul, lui ça l'excite et ça le dégoûte, mais il la repousse, attend qu'elle dorme pour lui faire son affaire. Elle est comme ça, Vulve, elle comprend que par le corps. C'est une héroïne, Vulve. Celle du premier roman de Noëlle Revaz, une Lausannoise d'origine valaisanne de 33 ans. Et pour un premier roman, un coup de maître. Vulve et son homme, c'est un rapport de maître à ses bêtes – « (...) par exemple avec les bêtes, ça sert à rien d'engueuler, puisqu'elles y peuvent rien comprendre. Il y a qu'à donner des coups de pied et elles s'apaisent, et Vulve aussi. » La ferme est un domaine fermé, autiste, sur lequel

régne le maître Paul. Il y a des mioches, mais se informe qui piaille dans la lassitude générale. Vulve ne s'appelle plus que Vulve, son mari a oublié qu'elle était autre chose qu'une femelle. D'ailleurs, au réveil il parle à ses vaches, pas à Vulve. Et puis on engage un saisonnier portugais, Jorge. Paul dit Georges « parce qu'ici on est pas des étrangers ». Georges dort dans la serre. Georges comprend des choses que le mari de Vulve ne voit pas. « La Vulve et lui, c'est pas l'idéal comme mari et femme, à cause qu'il y a comme un défaut de la parole et de la conversation. » Elle est moche Vulve, comme une grosse dinde, dit le mari. Mais Georges: « C'est ton homête maman, qui a plus de beaux bras mais qui est encore belle dedans. » Mais Paul est jaloux, méfiant. « J'ai dans l'idée que

Georges il croit savoir mieux que moi, avec Vulve ce qu'on doit faire. (...) C'est pas un petit Georges qui est pas d'ici, qui a pas de femme à son pays qui peut venir dire si c'est bien comme je tape Vulve ou si c'est mal. »

Aux confins de la langue

Au contact de Georges, les masques tombent et les rapports de force se déplacent. On pense à « Théorème » de Pasolini. L'ange ici met à nu l'absence terrifiante de communication et de la moindre parcelle d'affection dans cet univers fruste et violent. Son arrivée décentre le point de vue terriblement pesant du narrateur et fait prendre conscience de la réalité malade qui est la sienne. Le huis clos concentre le roman sur les sentiments laissés bruts – haine, peur, sexe, domination. Réussite formelle, « Rapport aux bêtes » invente son propre langage avec une audace exceptionnelle pour un premier roman, parler paysan fait d'oral faussement réécrit, d'helvétismes mêlés à des tournures plus savantes. Mélange à la fois chanté et heurté, cru et pudique, il colle parfaitement à la suffisance frustrée du discours intérieur de Paul, à la peine infinie qu'il a à trouver le chemin de ses émotions.

On pense à Ramuz, à Chappaz, dans la manière de triturer la langue française pour l'amener dans des zones d'ombre et d'exotisme émotionnel. Belle leçon de littérature: personne ne parle ce langage, fausse copie d'un parler paysan imaginaire. De même, un paysan ne retrouverait sans doute pas ses petits dans les scènes de champs et d'étable. Mais on se coule dans le récit avec facilité, choqué et désarçonné mais otage volontaire d'un monde qui n'est pas le nôtre, puisque nous, nous lisons.

L'allusion finale au « Femme, viens t'asseoir sur le banc... » de l'ancien livret de famille laisse pantois: si c'était cela qu'il y avait derrière cette injonction paternaliste? Ce monde matois, où les bêtes comptent plus que les humains, au point qu'on finit par vivre comme elles, sans âme, une simple survivance de chaque jour... Où le « je suis content de toi femme » tient lieu de tous les mots d'amour... Cruel conte de Noëlle.

« Rapport aux bêtes ». De Noëlle Revaz. Gallimard, 230 p.